HAL
open science

# Compte-rendu de Guillaume Blanc, Elise Demeulenaere, Wolf Feuerhahn (dir.), Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes, Paris, Publications de la Sorbonne,

Anthony Pecqueux, Guillaume Blanc

## To cite this version:

Anthony Pecqueux, Guillaume Blanc. Compte-rendu de Guillaume Blanc, Elise Demeulenaere, Wolf Feuerhahn (dir.), Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes, Paris, Publications de la Sorbonne,. Annales. Histoire, Sciences sociales, 2018, 72-2, pp.463-465. hal-01968625

**HAL Id: hal-01968625**

**https://hal.science/hal-01968625**

Submitted on 21 Jan 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Référence : Anthony Pecqueux, 2018, « Compte-rendu de Guillaume Blanc, Elise Demeulenaere, Wolf Feuerhahn (dir.), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, 350 pages (Coll. « Homme et société » n° 55, série « Histoire environnementale » n° 2) », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n° 72-2, p. 463-465 ; pour le texte et la pagination exactes, se référer à la version publiée]

**Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn (dir.)**
*Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*
Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, 350 p.

Ce volume collectif propose, autour d'une problématisation claire, assumée et cohérente, une série d'enquêtes sur la façon dont, tout au long du XXe siècle essentiellement, la prise en compte de l'environnement a pu chambouler la quasi-totalité des disciplines scientifiques. Les contacts entre l'écologique scientifique et les diverses sciences humaines et sociales produisent (et le mouvement est loin d'être achevé) des effets qui concernent à la fois les objets de ces sciences, créant ainsi des sous-disciplines, typiquement une -logie ou -graphie de l'environnement, et, peut-être surtout, les épistémologies qui les sous-tendent. Comme indiqué en introduction et en conclusion, il est encore trop tôt pour faire le bilan de l'interdisciplinarité entre sciences humaines et sociales et sciences « dures », tant celle-ci reste à composer sur le terrain par des enquêtes empiriques ne faisant ni de l'une ni de l'autre un prétexte : « affirmer penser par-delà nature et culture n'est pas encore œuvrer à des enquêtes collectives avec des collègues aux regards souvent très différents » (p. 275).

L'originalité de ce projet éditorial tient à ce qu'il ne se présente pas comme un énième manifeste pour les humanités environnementales, mais se donne pour but de réaliser un travail patient de mise en évidence des logiques institutionnelles et intellectuelles d'émergence de ces domaines d'étude, discipline par discipline. Il ne s'agit pas de proposer une « histoire des idées », mais « une histoire sociale et culturelle des sciences » (p. 10) qui montre, à partir des sciences humaines et sociales, les transformations subies par de nombreuses disciplines du fait de la prise au sérieux de l'objet « environnement ».

Les coordinateurs relèvent, au sein de ce panorama, plusieurs points communs saillants : la revendication d'interdisciplinarité, la prise en compte de la matérialité (souvent rendue sous l'appellation des « nouveaux matérialismes »), le renouvellement épistémologique, devenu nécessaire

par la critique de l'anthropocentrisme que l'environnement impose, ou l'engagement, voire le militantisme, des protagonistes, sans que cela s'oppose à une démarche scientifique – d'où l'intérêt de l'épistémologie renouvelée qui récuse toute « pure objectivité » du savoir. Ils constatent des tableaux assez différents d'une discipline à l'autre, du fait de rencontres, de circulations (ou non) entre elles ou de temporalités multiples, ce qui rend vaine toute saisie totalisante voulant établir un récit linéaire.

Des chapitres abordent une discipline en particulier : l'anthropologie par Élise Demeulenaere, l'histoire par Guillaume Blanc, la philosophie par Catherine Larrère, la théorie politique par Luc Semal, l'économie par Valérie Boisvert et le droit par Meriem Deffairi. Le chapitre sur la géographie, par Christian Kull et Simon Batterbury, propose une focalisation sur la *political ecology*, au sein de laquelle la discipline a trouvé des appuis autant épistémologiques que politiques pour passer d'une géographie de l'environnement à une géographie environnementale. Celui sur la sociologie, par Lionel Charles, Bernard Kalaora et Chloé Vlassopoulos, montre le passage d'un paradigme totalisant, anthropocentré, à celui d'une nécessaire incomplétude, puisque l'approche sociologique ne peut rendre le tout d'une réalité beaucoup plus vaste que le seul « social ». Celui sur les études littéraires, par Stéphanie Posthumus, montre la façon dont elles développent, après une prédilection pour les récits de la *wilderness*, une attention plus diversifiée, incluant par exemple les paysages industriels.

L'enquête de C. Larrère, en particulier, cherche à mettre en évidence le type de lien qui peut unir théories morales et savoirs issus de l'écologie scientifique. Elle ne se contente pas d'odes philosophiques à la nature, mais porte son regard sur les approches qui manifestent le souci d'une information « scientifique ». En effet, depuis Aldo Leopold et son *Almanach d'un comté des sables* (1949), s'est imposée l'idée qu'il importait d'ajouter à une « écologie à la première personne » (tels celle d'Henry David Thoreau ou de Ralph Waldo Emerson) une « écologie à la troisième personne » (p. 101), informée des savoirs de l'écologie scientifique. Dans ce cadre, les théories morales qui entendent s'appuyer sur des savoirs écologiques oscillent entre une pensée de l'équilibre (harmonie, symbiose, etc.) et une autre pour laquelle la perturbation est la règle dans la nature, alors que l'équilibre ne serait que provisoire. Pour C. Larrère, ces savoirs scientifiques, sur lesquels sont censés se fonder les théories morales, peuvent donc être l'objet d'une diversité d'interprétations, ce qui met en cause l'idée d'un lien logique pur entre théories morales et savoirs écologiques. Dès lors, les implications dont il peut être question pour qualifier ces liens désignent moins des conséquences logiques qu'« une mise en cohérence entre un ensemble hétérogène de convictions et de savoirs » (p. 109). Pour l'auteure, cela signifie, d'une part, qu'un « travail constant d'information » (p. 114) sur

ces savoirs et d'ajustement par rapport à eux est à l'œuvre, d'autre part, qu'un retour à l'écologie à la première personne est aussi nécessaire – s'informer des savoirs écologiques n'exonère pas de formes d'engagement personnel.

En ce qui concerne les chapitres interdisciplinaires, Wolf Feuerhahn s'intéresse aux « catégories de l'entendement écologique » en menant une patiente exploration des implications des termes employés au sein de l'académie pour désigner l'environnement. Celui de « milieu », en particulier, dessine un trajet politique passionnant : depuis l'acception déterministe forgée par Hippolyte Taine au XIXe siècle, combattue au début du siècle suivant par Jakob von Uexküll à travers l'imposition du terme *« Umwelt »* (un produit de l'organisme et non une imposition extérieure), à sa réhabilitation plus « démocratique » dans les années 1940 par Leo Spitzer (qui propose « ambiance ») et Georges Canguilhem (qui conserve *« Umwelt »*). Parallèlement, « milieu » est aussi le terme de l'affrontement entre la géographie et la sociologie françaises naissantes : Paul Vidal de la Blache fait de la géographie la science des influences du milieu local ou ambiant, tandis qu'Émile Durkheim lui oppose un milieu social surplombant, censément bien plus complexe que le seul « facteur tellurique » par lequel il moquait les géographes. Depuis quelques années, à la suite de Gilbert Simondon et de Gilles Deleuze notamment, « milieu » revient, lesté du déterminisme et du caractère surplombant ou universel, pour désigner un environnement et des expériences nécessairement situées. De son côté, Grégory Quenet s'intéresse à ce « nouveau champ d'organisation de la recherche » que constituent les « humanités environnementales », dont il explore la dimension d'« organisation des savoirs » (p. 256), liée au contexte plus général du financement de la recherche par projets. Si les humanités environnementales peuvent s'appuyer sur des instituts créés *ad hoc* et des fondations privées, voire accéder aux crédits (plus importants) des sciences dures, il note que cela a aussi pour conséquence de décupler la précarisation des jeunes chercheurs.

Le point de discussion qui émerge au terme de ces différentes enquêtes ne porte pas sur l'angle d'attaque choisi ; au contraire, les coordinateurs proposent un ouvrage collectif cohérent de bout en bout. Il porte sur l'objet même d'environnement et ses implications, à savoir sa dimension d'emblée politique, convoquant notamment post-colonialisme et féminisme, et opérant un décentrement non seulement par rapport à l'humain, mais aussi par rapport aux conditions de production (diffusion,

réception, etc.) du savoir. Ce second décentrement peut d'ailleurs être assimilé à un effet du premier. En somme, le caractère largement académique de ces enquêtes disciplinaires a pour conséquence indirecte de dessiner une conception du savoir qui reproduit le dualisme professionnel/profane, alors même que l'« environnement » a tendance à le faire voler en éclats. En effet, celui-ci peut aussi être vu comme un objet capable de faire entrer d'autres êtres (et de les prendre au sérieux) dans les mécanismes de production des savoirs – comme quand on s'est mis à parler de « savoirs naturalistes populaires » en anthropologie (p. 60). Un exemple parlant, de ce point de vue, est l'écoféminisme, cité dans chaque chapitre ou presque mais jamais réellement travaillé au sens où il a (aussi) largement contribué à renouveler les approches académiques.

Comme le note avec justesse É. Demeulenaere pour l'anthropologie, prise au cœur d'un certain « tournant ontologique », « point n'est besoin de prendre des faux airs de radicalisme, d'écrire 'à la manière de Latour', pour mener ce type d'enquête » (p. 71). Il reste cependant à prendre acte jusqu'au bout des bouleversements épistémologiques induits par l'environnement : c'était l'un des paris du livre, il n'est qu'à moitié rempli, selon nous, dans la mesure où il se focalise largement sur les savoirs savants. Peut-être est-ce dû au fait que des « contre-enquêtes » n'ont pas été réellement menées ; de courts contrepoints (du type « un autre récit est possible »), potentiellement rédigés par le même auteur (on pense notamment à C. Larrère pour l'écoféminisme dans la philosophie) auraient par exemple été opportuns.

S'il existe un militantisme chez les chercheurs impliqués dans les humanités environnementales, il ne se porte sans doute pas uniquement à l'endroit de l'environnement comme cause à défendre dans le contexte écologique déplorable actuel, mais aussi à l'endroit de l'environnement comme entité plurielle, permettant de nouvelles connexions entre celles et ceux qui la composent (plantes, animaux, humains, entre autres). Si tous ces chercheurs ne sont pas forcément des disciples de Donna Haraway, gageons qu'ils produisent, explicitement ou directement, des « savoirs situés », des « perspectives partielles » ou une « rationalité positionnée », sans être dans un rapport « traditionnel » au savoir et à sa production – ce que W. Feuerhahn semblait indiquer au terme de son parcours sur les « catégories de l'entendement écologique » en signalant que le faible écho actuel du terme « écologie » du côté des approches non structurales était sans doute lié à un « effet repoussoir » du suffixe « -logie » (p. 41).